

... Urban Laffer, chef du service Chirurgie du Centre hospitalier de Bienne et président de l'Association suisse des médecins avec activité chirurgicale et invasive (fmCh)

«Avant chaque opération, je fais preuve d'humilité»

Daniel Lüthi

Texte et images

danielluethi@gmx.ch

Depuis des années, la journée d'Urban Laffer commence toujours tôt et toujours de la même manière. A savoir, à cinq heures du matin, à l'église Pasquart de Bienne où il pratique sa propre méditation matinale. Pendant une heure, il joue de l'orgue, Bach et Mendelssohn par exemple, pour lui-même et «personne ne vient me déranger». Le samedi, il s'accorde une heure de sommeil en plus. Et le dimanche, il prend congé, du moins pour ce qui est de l'orgue.

A l'hôpital, on le voit aussi ce jour-là.

Clinique et hôpital

La musique religieuse et l'orgue ont toujours eu beaucoup d'importance dans la vie du chirurgien chef. «C'était l'avantage de l'école du couvent», explique-t-il, «on avait le temps et l'espace pour ce genre de choses.» Pendant vingt ans, il a dirigé une chorale dans son village de naissance de Bärschwil, «ensuite, je n'ai plus réussi à cumuler avec le travail». La musique religieuse oui, mais l'église, plutôt non: «J'en avais eu assez après huit ans d'Einsiedeln.» Et il pense, bien sûr, à l'institution et non à la religion. Car Urban



Laffer reconnaît très clairement: «Oui, je suis croyant. Je crois en Dieu et je crois en la prière.»

Et il est étonnant de constater comme cette croyance s'intègre dans son quotidien hospitalier: «Avant chaque opération, je dois me laver les mains pendant trois minutes. Et parce que je connais une prière qui dure exactement trois minutes, je n'ai plus besoin de montre pour me laver les mains, et ce depuis longtemps.» Et de poursuivre: «A chaque intervention, je suis conscient de faire quelque chose qui pourrait aussi mal se terminer. Dans de tels instants, la vie d'une personne est entre mes mains ... ou peut-être pas. Nous, chirurgiens, nous ne sommes ni des dieux, ni des demi-dieux. Nous sommes des personnes normales qui ont appris la chirurgie. C'est la raison pour laquelle les collègues qui affirment rien ressentir de particulier, ne pas être respectueux en entrant dans une salle d'opération sont toujours un peu suspects pour moi. En tout cas, avec 40 ans d'expérience, je fais preuve d'humilité avant chaque opération.»

Il faut de la chance

40 ans d'activité pratique de chirurgien: pour Urban Laffer, ce sont probablement quelque 1000 gros intestins opérés, 500 vésicules biliaires et 300 thyroïdes, «avec naturellement beaucoup, beaucoup d'hernies inguinales et d'appendicites, mais celles-ci, à un moment donné, on ne s'en occupe plus soi-même.»

Après toutes ces opérations, Laffer constate avec satisfaction et soulagement qu'il ne lui est jamais arrivé de faute grave, c'est-à-dire irréparable. C'est lié au savoir-faire et à la connaissance, à la prudence et à l'expérience. Cependant: «Je suis conscient que dans mon métier, il faut aussi de la chance.»

Et si, malgré tout, quelque chose devait mal se passer? «Alors, il faut prioritairement de la transparence, de la franchise envers le patient concerné et ses proches. Un problème apparaît toujours lorsque le médecin refuse le dialogue.» Bien sûr qu'il est plus difficile à un jeune médecin (qui envisage sa carrière) de reconnaître une erreur, explique Laffer. Pour lui, vieux routier, il est plus simple de non seulement prêcher cette culture mais aussi de la vivre, en cas de problème.

D'ailleurs, ses jeunes collègues lui font souvent de la peine, explique-t-il. Pour eux, la pression a fortement augmenté, notamment en raison de la semaine de 50 heures prescrite par la loi.

«A l'époque, personne ne me demandait quelle somme de travail je fournissais et je pouvais encore gérer mon temps moi-même. J'avais parfois la possibilité de boire un café en salle d'opération ou de discuter avec une infirmière.» Il ne devrait pas raconter, à notre époque, qu'en début de carrière en neurochirurgie, il avait assuré pratiquement toute une semaine sans interruption, avec seulement une nuit de sommeil de huit heures continues. Mais on voit bien qu'il est assez fier de ce qu'il a fourni.



Urban Laffer

Le Prof. Dr méd. Urban Laffer est né à Bärschwil (SO) en 1946. Il a suivi ses études de gymnase à la Stiftsschule d'Einsiedeln où il a passé sa maturité en 1967. Après des études de médecine à Bâle (examen fédéral en 1974), des formations postgraduées l'ont mené à Chicago (1977/78) et Davos où il fut aussi médecin du club EHC Davos en 1979/80. A l'hôpital universitaire de Bâle, il a poursuivi sa spécialisation de chirurgien jusqu'en 1983. Ensuite, il y fut nommé chef de clinique et médecin chef. Depuis 1995, Urban Laffer est directeur du service chirurgical. Il est aussi membre de la direction du centre hospitalier de Bienne depuis 1996, professeur de chirurgie à l'Université de Berne depuis 1998 et président de l'Association suisse des médecins avec activité chirurgicale et invasive (fmCh) depuis 2004.

Il est marié et père de trois filles adultes. Il habite à Bellmund près de Bienne avec son épouse.

S'agissant du présent et de l'avenir, il regrette la situation tendue: «Dans les hôpitaux, il faut augmenter massivement l'efficacité.» Cette pression se durcira encore avec les forfaits par cas (DRG): «Je ne veux pas pleurer le bon vieux temps, mais aujourd'hui déjà, on ne trouve plus un instant pour discuter avec les patients ou se former aux outils.» Et c'est évident, puisqu'il faut faire toujours plus en toujours moins de temps. La pression des coûts sera encore plus forte avec les DRG et, «dans le même temps, on est menacé en permanence d'une intervention de juristes».

Un accident et un hasard

Changement de perspectives: monsieur le professeur a-t-il aussi déjà été patient? «Je n'ai encore jamais subi de véritable opération», répond-il spontanément. Et de raconter l'histoire suivante: alors qu'il était médecin-assistant, il a été la victime d'un accident de la circulation et est arrivé à l'hôpital dans lequel il travaillait à l'époque. Il avait notamment le fémur cassé et le chef voulait opérer. Laffer discuta de l'opération avec un collègue et décida d'y renoncer: «Non, non, je n'avais pas peur – mais je pensais que les choses iraient bien également sans opérer ...»

«A l'époque, personne ne me demandait quelle somme de travail je fournissais.»

Et la main cassée? «Ah oui, il a fallu visser les os de la région métacarpienne. Mais ce n'est quasiment pas une vraie opération», explique celui qui évolue à l'aise dans la grande chirurgie des viscères. Et qui est devenu chirurgien presque par hasard. «Tout d'abord, je voulais devenir curé, puis médecin de campagne», se souvient Urban Laffer amusé, «le médecin de famille de mes parents m'impressionnait beaucoup. Il faisait encore ses visites à cheval.» Mais le hasard en a décidé autrement.

Laffer raconte que, dans un petit hôpital régional, en tant que sous-assistant, c'est-à-dire avant l'examen final, il a dû assurer le service du soir. Un soir, un paysan est arrivé qui, dans le cadre d'un accident avec un pot à lait, s'était mordu les trois quarts de la langue. «En réalité, j'aurais dû appeler le chef. Mais j'ai cherché le manuel d'Allgöwer et j'ai recousu la langue.» Le chef a tout d'abord eu très peur. Puis, quand il a vu le résultat, il a déclaré: «Vous devez devenir chirurgien.»

Plutôt la politique de branche

Urban Laffer reste un chirurgien enthousiaste. Mais seulement à environ 40%. Il consacre le reste de son temps à des tâches administratives, à ses fonctions de responsable médical de l'hôpital, de chef de son service et de politicien de la branche. «Et tout ça ne rentre pas dans 10 heures par jour», ajoute-t-il en souriant.

En tant que président de la fmCh, la société chirurgicale faitière qui réunit 16 sociétés de discipline médicale, Laffer est un battant. «Par exemple, nous devons régulièrement nous affirmer face aux médecins de premier recours. La chambre médicale, le parlement des médecins, prend leurs requêtes bien

plus au sérieux que celles des spécialistes.» Laffer parle-t-il de salaire? «Oui, également. En effet, ce n'est pas juste que les médecins de premier recours gagnent toujours plus au détriment des chirurgiens. Nos risques et notre responsabilité sont bien plus importants.»

En tant que politicien de la branche, il attache aussi beaucoup d'importance à la relève. En effet, les perspectives sont sombres. «Dans cinq ans, nous souffrirons en Suisse d'un manque cruel de médecins, médecins de premier recours et spécialistes, surtout dans les régions marginales». Ou, pour l'exprimer autrement et à la manière pleine d'humour de Laffer. «Quand je serai vieux et que je tomberai malade, je ne trouverai plus de médecin.»

A parler ainsi, on pourrait aussi vouloir passer de politicien de la branche à politicien tout court, comme c'est le cas actuellement pour le président de la FMH Jacques de Haller (PS). Mais Laffer n'apprécie pas ce type d'ambitions et il s'y oppose fermement dans son «Scalpel-blog»*. Dans ce contexte, l'appartenance politique est manifestement secondaire. Car il ne comprend pas non plus la candidature de son collègue chirurgien Thierry Carrel (PRD). «Il faut du temps pour faire de la politique, et ce chirurgien merveilleusement doué en manquera alors à l'hôpital.» Pour Urban Laffer, la politique ne représente donc pas une option, même dans la perspective de la retraite.

Urban Laffer fêtera ses 65 ans cette année. Mais pour lui, pas question d'arrêter. Mon suppléant partira à la retraite dans trois ans, il ne vaut donc pas la peine de passer le relais maintenant. Mais surtout: «Je travaille encore toujours avec plaisir.» Douze heures par jour sont normales, sept jours par semaine la norme, et ce depuis des décennies. Il est clair que dans ces conditions, certaines choses sont abandonnées ou négligées. Pour Urban Laffer, il s'agit, comme pour de nombreux autres médecins, de sa famille. Il considère avec un rien de nostalgie la photo qui est suspendue dans son bureau et qui le présente avec ses trois filles. «Oui, je regrette de ne pas avoir plus de temps pour elles.» A propos: aucune des trois n'a voulu devenir médecin.

Maintenant, alors que le soir approche, une ronde aux soins intensifs est de mise. «Je rentre généralement à la maison vers sept heures et demie.» Mettre la table, manger, lire le journal et au lit, vers dix heures. Et dormir si rien ne vient m'en empêcher. Cette nuit, par exemple, Urban Laffer est de service de garde.

Et à 5 heures demain matin, il sera à nouveau aux grandes orgues de l'église.

La prochaine «rencontre avec ...»

A la fin de chaque mois, le Bulletin des médecins suisses présente une personnalité qui s'engage pour le secteur de la santé. En juin, Daniel Lüthi décrira sa rencontre avec Elisabeth Müller, médecin de famille, qui se verra remettre en juin le prix «Kopf des Jahres» lors du Congrès du Collège de Médecine du Premier Recours à Lucerne.

* www.skalpblog.ch/